



HAL
open science

Philosophie des immondices

Cyrille Harpet

► **To cite this version:**

Cyrille Harpet. Philosophie des immondices : Le déchet: du rejet au projet. Techniques et architecture, 1999, L'ingénierie de l'environnement, n°443 (443), pp.36-39. hal-01680532

HAL Id: hal-01680532

<https://ehesp.hal.science/hal-01680532>

Submitted on 6 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Philosophie des immondices

Le déchet : du rejet au projet



Scruter les immondices, décrire leurs relations avec l'homme, la ville, plonger dans une histoire infernale, en dresser les portraits, en éclaircir les fondements, le sujet peut étonner. Il est l'objet de la thèse de Cyrille Harpet, parue chez L'Harmattan, sous le titre *Du déchet : philosophie des immondices*. Cyrille Harpet (32 ans) est docteur en philosophie (Lyon III), diplômé en ethnologie (Lyon II), de l'INSA-Lyon (master de management de l'environnement) et actuellement consultant environnement dans l'industrie. Pour *Techniques & Architecture*, il réévalue le déchet, objet philosophique, il déploie ses richesses sémantiques, raconte ses relations symboliques avec la cité, et propose une renaissance du déchet ultime.

Il suffit de considérer l'histoire de la philosophie occidentale pour constater à quel point un certain champ de réflexion aura été négligé sinon proscrié : celui de la matière. François Dagognet, médecin philosophe contemporain quelque peu iconoclaste, ne cesse de rappeler à travers son œuvre : les divers procès intentés depuis Platon au domaine de la matérialité, du corps à la ville, des objets à l'industrie. C'est donc à contre-courant que nous avons tenté de soumettre à la réflexion philosophique ce qui ressortit du domaine éloigné des idéalisés purs. L'objet de la thèse soutenue en 1997 à Lyon nous a conduit à nous compromettre avec la matérialité la plus "abjecte", à savoir celle relative au corps "excrétant, rejetant" et livré inéluctablement aux phénomènes de pertes organiques, à la délitescence, à la mort ; à savoir, celle relative à la cité humaine dans sa structure physique et dans son aménagement à travers les âges, en suivant de près les travaux des historiens, tels que Lewis Mumford² ou encore Ebenzer Howard, pour lesquels la ville est référée analogiquement à un organisme vivant ; enfin, à savoir au monde de l'industrie, lequel déploie une activité sans cesse plus intense et devient source d'une profusion de biens et en conséquence de déchets. La philosophie a

accordé la primauté au sujet pensant, à l'exercice de sa raison ou des aspirations de l'âme, reléguant au rang de "non objet", en condamnant au "non être" la dimension matérielle en perdition, la matière déchée et tout ce qui compromet l'ordre des idées dans leur transcendance. Dès lors, nous avons opté pour une investigation de ce qui n'agréa guère à la pensée, puisque nous avons considéré et la matière (vue du bas comme le dit Jean-Claude Beaune³) et un monde non seulement d'ici-bas mais "du très bas" de l'en-dessous, des tréfonds peut-être de notre psyché. Nous avons poussé l'analyse jusqu'à considérer ce que Socrate écartait rapidement du questionnement et de la dialectique dans *Le Parménide* de Platon, autrement dit ce qui relève du présumé "informe", "insignifiant", "indigne", tels les boues, cheveux, poils et autres fragments, scories, résidus, matières ingrates... Mais le philosophe ne doit

pas se laisser dissuader de porter un regard neuf sur cet "immonde", bien au contraire, car en s'enquérant des savoirs, des sciences et des techniques, il découvre un réel par lui inconnu, inédit, surréaliste parfois. Une nouvelle dimension de la réalité parfois la plus abrupte s'ouvre à lui, une réalité emplie de drames physiques auquel nous renvoyait le dégradé, le ruiné, le déchu, mais encore le souillé, le sale, l'impur, le pourri, jusqu'au surgissement d'un véritable drame métaphysique auquel le renvoyait l'inéluctable précarité de toute existence, la finitude de toute chose, l'évanouissement en poussière.

Avant de prendre en compte les formes et les matières relevant de l'immonde, il s'agit de se pencher sur la langue : le lexique ordurier est plus riche qu'on ne croit, étymologiquement d'abord, en connotations et métaphores dérivées ensuite. Le terme de déchet est en lui-même proprement philosophique, puisqu'il constitue une notion générale à même d'intégrer de multiples dimensions, des plus réelles aux plus immatérielles. Il nous renvoie autant au domaine vaste et complexe de la matière (de l'excrémentiel au nucléaire), aux diverses activités humaines (artisanales, artistiques, industrielles), lesquelles dispensent des sous-produits et des rejets. Avec le

déchet, nous abordons l'autre versant d'une réalité, celle valorisée en tant que productrice de biens (appropriables et appréciables, consommables) pour se tourner du côté du vil, du répudié, de l'inutile, de l'obsole, de l'abandonné. Avec le déchet pour objet, nous prôtons l'édification d'une véritable "abjectologie". La difficulté d'une telle entreprise de "valorisation" réside dans le heurt à la cohorte des valeurs (le déchet est au dernier rang des échelles de valeurs, sans cesse déclassé) d'ordre (il est facteur de désordre, de chaos), de propreté (il salit, souille), de beauté (il enlaidit), d'intégrité (il corrompt, il est le résultat d'un amoindrissement, d'une perte, d'une dégradation). Il nous place donc d'emblée dans une axiologie descendante, celle d'une échelle de valeurs négatives, si ce n'est que des rêves de résurrection, de recyclage, de revalorisation persistent et hantent toujours l'imaginaire et les représentations collectives d'un éternel retour du même⁴. L'autre obstacle à franchir est celui de la répulsion bien ancrée à l'évocation de la série des immondices, susceptibles de porter atteinte à nos sens, de polluer, de contaminer notre existence. Penser le déchet, se le donner comme objet nécessite un effort, celui de se pencher sur les échecs, les manques et les ossuaires de notre civilisation, celui de s'affronter à ses relents. Caractériser, présenter l'humanité par ce qu'elle jette, renie, oublie, perd, élimine, cache, enfouit, méprise nous force à songer aux petites morts multiples, aux pertes endurées, à notre disparition prochaine.

Toucher l'innommable

Les sciences ont appris et reconnu depuis longtemps la valeur heuristique de l'investigation des déchets : la médecine s'est penchée sur les séquelles corporelles pour y déceler les signes des maux, et ce depuis Hippocrate (inaugurant la démarche systématique dans sa Prognose) ; la pharmacopée traditionnelle et aussi moderne s'attelle à déceler des principes actifs dans des matières rejetées (cérumen, fèces, placenta de la parturiente), ce que soit d'après de simples analogies de formes, de textures ou entre espèces (Pline énumère moult pratiques des mages de l'antiquité dans ses fameuses Histoires naturelles⁵) ; les anthropologues, paléontologues, archéologues scrutent les restes humains et animaux (ossements, dents), les historiens n'hésitent pas à procéder à l'examen minutieux des ruines, vestiges, tous cherchant à reconstituer les drames de sociétés. L'histoire des sciences mériterait d'être retracée à partir des investigations détritiques effectuées au cours des siècles en tous points du globe, en tous milieux, dans les gisements les plus insolites et les plus répugnants (charniers, fosses et autres exutoires) ; la mémoire y trouve et y

constitue sa trame, jusqu'à toucher l'innommable, jusqu'à raviver l'insupportable.

Les sciences humaines ont elles aussi contribué à soulever des "obstacles épistémologiques" pour reprendre la formule de Gaston Bachelard, offrant à l'esprit l'horizon le plus étendu et le plus profond possible pour qu'il se détourne des vieux mythes qui le sécurisent. C'est pourquoi aujourd'hui chacune des sciences qui tend à relever les traces, les stigmates, les débris, les restes, à enquêter à partir des résidus et autres dépôts de matières déchues, sont comme affiliées épistémologiquement. Que ce soit la psychanalyse, portée à prendre en compte les « *déchets de l'observation* » (pour reprendre l'heureuse formule de Marthe Robert dans l'article Psychanalyse de l'Encyclopédie Universalis), à savoir les lacunes, actes manqués, lapsus dans l'énonciation, les associations d'idées et d'images oniriques, les non-dits dans le discours du patient, que ce soit la recherche de la vérité au fond des égouts, des poubelles par une école de sociologues de Californie ou par les rudologues du Mans (de *rudus*, en latin décombres), il est toujours question de sonder une part obscure et maudite, des dessous de la conscience, des actes de travers, des pratiques anodines. Le déchet devient le vecteur, sinon un des marqueurs et indicateurs des phénomènes humains. Il renvoie à cette quête incessante d'une vérité cachée, dissimulée, qui ne s'offre qu'à celui qui sait lire entre les lignes, sinon hors-ligne, dans les marges. Les rudologues, dont l'institut a été créé en 1992 au Mans, à l'initiative du géographe Jean Gouhier⁶, procèdent à une étude exhaustive des ordures des ménages, extrayant des données relatives aux modes de consommation des habitants : ils nous tendent le miroir de la société, nous faisant franchir l'autre côté du miroir. La criminologie⁷ procède à une démarche similaire, reconstituant des drames humains, les interprétant à la lumière des indices les plus scabreux, du vulgaire mégot de cigarette à la goutte de salive qui s'y trouve encore logée. Il est vrai que ces lectures et le déploiement de ces disciplines participent à une accélération des dispositifs "d'inspection-inquisition" des phénomènes et modes d'existence de nos contemporains : tout se passe comme si tout élément matériel entrant dans la catégorie des déchets prêtait à une nouvelle suspicion généralisée à l'égard des moindres pertes, des épiphénomènes de rejet, les sciences en formalisant l'exercice, en systématisant la procédure.

Pour rendre compte de l'inscription d'une menace latente présente dans les termes relatifs au déchet, nous pouvons nous arrêter sur quelques étymologies particulièrement significatives : le mot *ordure* par exemple est issu du latin *horridus* (qui signifie "être effrayé, choqué, littéralement hérissé", ce qui a donné "horrible, horri-

pilant"). Voilà un bel exemple du frisson que peut véhiculer une "ordure", ce qui a servi à constituer le terme orde, "le sale". Le terme de déchet présente plus de difficultés quant à son contenu sémantique : le dictionnaire étymologique Wörterbuch nous livre pas moins de sept pages de termes dérivés et de variantes. La racine est le *cadere* latin, laquelle se décline en deux groupes terminologiques, le premier avec la série des "choir, déchoir, méchoir", le second avec les deux formes "cadence, décadence". Le choir se réfère à la chute, premier élément de péjoration ; mais la surprise survient avec chéance, "chute des dés", dont l'envers est la meschance "fâcheux accident, malheur". Le Méchant en dérive, "le malheureux, le misérable" : deuxième élément de péjoration ! Plus près de notre objet, le déchoir signifie "tomber du haut de quelque chose, se détacher de", ce qui nous vaudra *dechiet* puis *déchet* en français moderne pour désigner une "perte de valeur" depuis Cotgrave en 1611. Nous sommes alors passés du drame physique (la chute) au drame de la dévalorisation, de l'amoindrissement en valeur ! Et il semble que les deux plans associés, sens propre et sens figuré, aient comme renforcé la disqualification ! Nous sommes dans la généralisation et l'extension générique de l'acceptation. La spirale de la négativité est enclenchée, au fil des reprises terminologiques. Le drame physique et accidentel



Photos Blaise Pointe

trouve son approfondissement et son extension ontologique dans le drame métaphysique de La Chute, celle originelle. Diminution dans l'espace, dans le temps, en quantité de matière, en qualité, en valeur (symbolique, économique, affective), le déchet nous convie au cumul des renoncements, à la charge des désagréments : il est sans cesse « *à notre détriment* » (de la même racine que détritius). Passons désormais du côté des formes architecturales et de leurs désignations pour rendre compte des principes moraux et esthétiques qui renforcent et attestent de la persistance d'une hantise, celle face aux irrégularités, aux difformités, aux transgressions des limites d'un système (du corps, du territoire d'un groupe, des frontières d'une société).

Le corps symbolique de la cité

L'histoire d'une cité humaine peut comprendre une description précise de la relégation des déchets⁸, à la manière des rudologues et autres géographes des gisements détritiques; mais une lecture des surfaces et structures architecturales⁹ en dit long également sur les représentations et pratiques relatives à la gestion des résidus, à l'évitement des souillures et de l'abjection. Aussi, si l'espace a sans cesse été référé à l'espace corporel de manière à le rendre fonctionnel pour le passage des flux (d'air, d'eau, de marchandises et des hommes), il a été découpé et signifié selon des valeurs précises, autant par l'élevation de lieux de culte que de lieux d'aisance. Retenons les métaphores continues : membres, artères, cœur, ventre... de la ville. Loin des centres, au-delà des murs, dans les tréfonds de la cité siège le domaine des "rejets". Rappelons la pratique inauguratrice de la mythologie grecque : la bouche du monde souterrain ou *mundus* mène vers l'autre monde, celui des tréfonds souterrains, l'*immundus*, d'où peuvent émerger les Erinnyes. Les formes architecturales ont elles aussi été soumises à des valeurs morales : les lignes "droites et roides" tendent à répondre aux principes de la recherche du beau et du bien, tandis que les lignes "torves" et "maladroites" véhiculent des forces malignes. La rationalité grecque aura ainsi servi les architectes depuis l'âge classique, lesquels puisaient



Photo Blaise Forté

dans cet idéalisme les principes d'une esthétique et d'un art emplis des préceptes moraux prélevant l'homme dans son intégrité. L'espace médiéval est présent comme poreux, fissuré, composé de « *maqueteries mal-jointes* » selon le bon mot de Montaigne dans ses *Essais* (livre 3^e, chap. 9) La raison médiévale est pragmatique, elle additionne, agglomère. Descartes s'en plaint déjà, les villes sont « *si mal compassées et leur agencement laisse entrevoir de vieilles murailles servir à la fondation d'autres bâtiments* » (*Discours de la Méthode*, 2^e partie, Garnier-Flammarion, 1996, pp. 41-42). La Renaissance veillera à l'agencement régulier des parties, projetant des figures parfaites, traçant des lignes et des axes de clar-

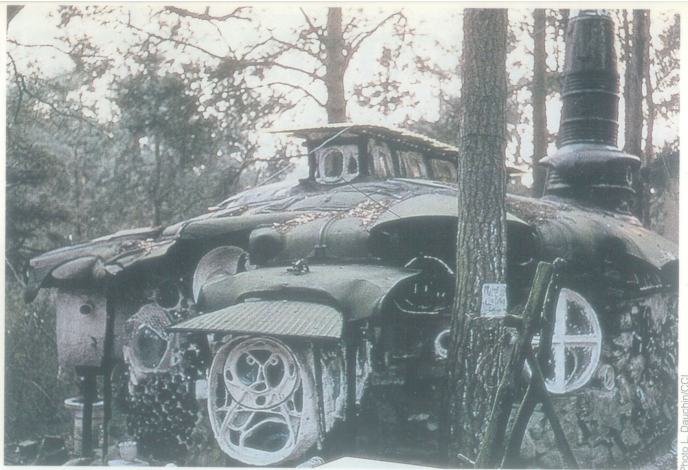


Photo L. Beaumicci

té, de distinction. Les excroissances, protubérances, aspérités, les parcours tortueux de l'espace médiéval deviennent autant d'obstacles au regard limpide de la raison classique : nous assistons peu à peu à un recul des reliefs, des débordements et autres corniches, gorges, sortes d'appendices scabreux. La perspective devient le tracé nécessitant élargissement, aération, circulation, lissage, pavage... La moindre saillie (on sait l'horreur éprouvée par l'Abbé Laugier, liant la saillie architecturale au pulsionnel, ou toute surcharge au monde de la souillure), les cavités, aspérités et autres niches, poches, frises, architraves, larmiers évoquent pour la raison classique des sphincters, des invaginations d'un organisme : le regarder, le inspecter revient à se compromettre et se rendre coupable de penchants douteux. Les gorges, bustes, gargouilles qui se déversent, épanchent ou s'épanchent matérialisent les métaphores du rejet, de l'incontinence, de la défécation. Les déchets y trouvent leurs sites privilégiés. Toute forme compromettante auprès d'une morale « *du continu, de l'enchaîné, de l'articulé et du reconduit* »¹⁰ renvoie à l'immonde des amalgames, des matières déchues et excrétées. Le corps symbolique de la cité est ainsi largement défini à travers les pratiques de dénomination des parties et à travers les pratiques d'assainissement : le déchet, multiforme, proliférant, envahissant et "obsène" appartient à tout ce qui compromet cet ordre organique établi, lequel suscitera maintes interventions de "chirurgie plastique". Mais quittons le domaine proprement architectural pour nous rendre sur les lieux de confinement de déchets d'un nouveau type : les sites d'enfouissement dits techniques. Effectuons un saut dans une actualité plus brûlante, celle des déchets ultimes.

Des sarcophages détritiques

Dans la diversité et la multitude des stratégies et techniques de gestion, de traitement des déchets issus de toutes les activités (aucune n'est sans déchet), outre celles en amont (réduction à la source, technologies propres), celles en aval constituent de petites révolutions épistémologiques : nous changeons progressivement d'im-

monde ! Le temps des décharges dantesques tire à sa fin dans nos contrées, puisque des sites d'enfouissement technique vont s'y substituer. Le déchet entre dans un nouvel espace de la rationalité : celui qui voit au terme des chaînes de tri, de recyclage, de traitement des matériaux "selon les conditions techniques et économiques du moment" la part valorisable extraite, la part polluante ou dangereuse réduite. Les déchets dits ultimes constituent des "déchets de déchets", ce qui reste une fois que tout ce qui est possible dans la valorisation (matière ou énergétique) est réalisé. Ce sont alors des mâchefers, des boues d'épuration, des résidus d'épuration de fumées d'incinération qui nécessitent des traitements à leur tour, car l'apparition de déchets est effective à chaque stade, y compris dans les opérations de recyclage... En présence de déchets qui ne peuvent plus être valorisés par les voies classiques (trop fortes charges en polluants concentrés par exemple), une solution a été adoptée pour les placer dans des conditions de sécurité maximale quant aux risques environnementaux : des techniques dites de stabilisation-solidification à partir de quatre grandes familles de matériaux permettent d'obtenir de véritables "blocs" ou monolithes détritiques. Ciment, plastique, bitume, verre sont les "liants" ou composés "durcisseurs" qui fixent les molécules à risque, utilisés pour éviter toute dispersion au gré des flux (d'eau notamment) : la hantise des rudologues et autres déchétiens). Ces sarcophages de la modernité déritrique constituent donc des blocs solides placés et alignés dans des sites pourvus de moyens techniques sophistiqués quant à la surveillance des moindres flux et rejets. Un nouveau paysage se dessine avec ces centres, les matériaux eux aussi présentent un intérêt pour une "mise en forme" en attente.

Le site d'enfouissement technique est l'espace du règne minéral approché : en solidifiant le déchet, en le "coulant" dans des matrices de ciment ou de bitume, certes les interfaces avec le milieu sont réduites, mais on change aussi la représentation du déchet et de son espace de relégation. A l'heure des gadoues (voir le dandy des gadoues dans *Les Météores* de Michel

Tournier, des boues¹¹, des décharges et immenses puants, grouillants, succède l'heure des "blocs détritiques", des concrétions, des structures compactes, des espaces "pollicés" et silencieux d'enfouissement technique. En dehors du fait qu'ils semblent inquiéter de surcroît les populations riveraines (souvent à tort), l'espace d'enfouissement technique mériterait, selon nous, une architecture qui renvoie et les lieux et les matériaux qui s'y trouvent, à une dimension culturelle plus prononcée : ils méritent de compter au rang d'édifices de notre modernité, et des formes plus affirmées (sortons du pur géométrique rectiligne-uniforme), plus créatives... Leur durée de vie et de surveillance place ces monolithes dans une durée équivalente à celle d'édifices romains¹² dont le "liant" (un ciment) est le même. Mais le déchet, dans la représentation commune est rapporté à la mort, à la précarité de notre existence... aux risques des atteintes à l'intégrité de notre corps... le déchet dit ultime ne véhicule souvent des hantises qu'à la seule évocation de ces deux termes : *déchet* et *ultime* (comme un "ultimatum"¹³) ; la fiction, l'imagination, le délire dépassent-ils alors les risques réels ? En élevant quelques unes de ces structures au rang "d'œuvres" artistiques ou architecturales, est-il permis de penser que la mise en forme facilitera une "adoption culturelle" et la constitution d'un nouveau patrimoine ?

Cyrille Harpet



Photo B. Marinier

Le déchet comme un des Beaux-arts ? Sans pousser jusque là, il entre désormais dans mille recyclages : boue fertile, gaz, matériaux (page de gauche, maison de Chomo) et aussi créations (usine de traitement de déchets, site du Couëron, près de Nantes).

II Waste is today a part of many recycling projects : mud, gaz, materials (left page, Chomo's house) and also artistic creations (waste plant, Couëron, near Nantes).

WASTE, FROM REJECT TO PROJECT

Cyrille Harpet is a doctor of philosophy, with diplomas in ethnology and environmental management. Currently an environmental consultant for industry, he is the author of a number of papers and articles on the subject of refuse. In 1997 he received the Lyon young researcher prize for his study on Waste treatment in Madagascar, *Tananarive remnant* in 1999.

Philosophy has for too long ignored waste, particularly human waste, has considered it too undignified for consideration. This is a mistake, as philosophers can find in this, so-called, sordid world a new viewpoint upon the inevitable insecurity of all existence, the finality of all things.

Science recognised long ago the heuristic value of investigation into waste. Medicine looks at body waste for diagnosis ; social scientists rummage through dustbins to analyse lifestyles ; historians search ruins and examine the faces of the long dead to establish their habits while alive. Investigation of waste leads to hidden truths, indeed forensic science can seek the truth through a mere trace of saliva on a cigarette butt. The philosopher can first consider the language of waste, rich in connotations and

metaphors, the term waste itself covering a domain that goes from the excremental to the nuclear.

The French word 'ordure' meaning filth, or in the plural, rubbish or refuse, comes from the same Latin root as horrid. The French word 'déchet', meaning scrap, leftover, or waste can be used in the unemotive 'déchets de viande' - meat scraps, through to the derogatory 'déchets d'humanité' - the dregs of humanity. Its origins also lie in Latin : cadere, to fall, split into two roots 'choir', and 'cadence', hence decadence. The word «détritus» is a Latin word from *deterere* - wear away. Derivatives are : deteriorate, detrimental, detract, all negative words. Observance of architectural evolution confirms the moral and aesthetic principles which contain the persistence of an obsessive fear of deformities and transgressions of a system's limits.

Looking at architectural structures and surfaces says a lot about waste management. Mediaeval architecture with its gargoyles, is a pure architectural metaphor of rejection, the practical functions of waste disposal being associated with the demonic representations by these works. The Renaissance viewed all mediaeval

architecture, with its protuberances, nooks and crannies, with great suspicion, seeing them as metaphors for the body's organs of waste elimination. To inspect them was to risk being considered as having doubtful leanings.

Having moved from an unhealthy visibility of waste, to hiding it, the burning question today is its ultimate end. The time of the Dantesque refuse tip is over. Waste is now treated, so that the end product may be recycled, have its good parts squeezed out, or otherwise rationalised to leave, 'waste waste'.

This has to be done in such a way that no toxic or dangerous output can exist. Stabilisation, that is to say the fixing in solid blocks, is the technique used. These blocks are aligned on sites, where their interface with the surroundings is eliminated in chemical terms, but where a new visual interface is created, as 'waste' no longer has the same aspect. Such inert output requires a new architecture, one which suitably represents the durability that is required and necessary for this new form of waste management, designed, not to break down, but to remain, unmoving, a new heritage

1. A plusieurs reprises, l'auteur rappelle l'ocultation philosophique relative aux débris, restes et autres détritus : dans *Corps réfléchis* (O. Jacob, 1990), dans *L'invention de notre monde - l'industrie, pourquoi et comment ?* (Encres marine, 1995), dans *Les Dieux sont dans la cuisine, Philosophie des objets et objets de la philosophie* (Synthelabo, 1996), enfin dans *Des détritus, des déchets, de l'abject* (Synthelabo, 1998).
2. L. Mumford, *La Cité à travers l'histoire, The City in History* (1961), trad. de l'am. par G. Durand, Le Seuil, Paris, 1964.
3. Spécialiste de la question de la technique, professeur de philosophie à Lyon III, directeur de la thèse présentée à Lyon - Trilogie du déchet : *Corps, Ville, Industrie*, 1997.
4. L'ouvrage de G. Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Puf, Paris, 1960, constitue une excellente ouverture sur les régimes et schémas relatifs à l'imaginaire du déchet. Le Centre de Recherche sur l'Imaginaire à Grenoble III prépare un colloque sur ce thème.
5. On peut se reporter à la traduction de morceaux choisis effectuée par Danièle Sommer, éd. J. Millon, Grenoble, 1994.
6. Voir l'article de J. Gouhier, "Géographie et déchets" in *Déchets ou l'art d'accueillir les restes*, Centre G. Pompidou, Paris, 1984.
7. *La police scientifique*, Léon Lerche, Puf, Paris, 1949.
8. Voir *Les Lieux, Histoire des commodités*, de R.L. Guerrand, La Découverte, Paris, 1985.
9. *Histoire des hommes et de leurs ordures*, C. De Silguy, Cherche-Midi, Paris, 1996.
10. *La cabane et le labyrinthe*, H. Gaudin, éd. P. Mardaga, coll. Architecture et recherches, Bruxelles, 1994.
11. *La cabane et le labyrinthe*, H. Gaudin, p. 156.
12. Bachelard considère le passage chez l'enfant d'un stade de manipulation et de rêverie des boues à celui des pâtes puis des solides, affirmant sans lui une approche « virile » de la matière : *La Terre et les rêveries de la volonté*, J. Corti, Paris, 1947, p. 85.
13. Voir *Le traitement des déchets*, J.B. Leroy, Puf, Paris, 1981, voir aussi les travaux de P. Pichat, *Solidification des boues au moyen de ciment*, SCL, Paris, 1970. Voir la partie spécifique de notre thèse, parue chez l'Harmattan, "Du déchet : philosophie des immondices", partie élaborée à partir d'entretiens avec le professeur A. Navarro et des cours en sciences et techniques du déchet de l'Insa-Lyon.
14. Voir article de E. Bernardest-Van Staelen, "De la monstruosité du déchet ultime" in le déchet, le rebut, le rien, colloque de Lyon III, Actes éd. chez Champ-Vallon, Seyssel, 1999.